

Québec français



L'âme animée Entretien avec Jean Bédard

Vincent Lambert

Numéro 172, 2014

La littérature québécoise et le sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72008ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, V. (2014). L'âme animée : entretien avec Jean Bédard. *Québec français*, (172), 30–32.

L'ÂME ANIMÉE

Entretien avec Jean Bédard*

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT LAMBERT

Avec votre dernier roman, *Le Chant de la terre innue*, vous abordez un continent nouveau, et aussi très ancien. Comment s'est fait le passage entre les mystiques du Moyen Âge, dont Maître Eckhart, et la sagesse amérindienne ?

Dans tous mes romans, je suis sorti par une fenêtre pour jeter un regard différent sur nous, sur notre vision du monde. Je crois que c'est la fonction essentielle de l'artiste : empêcher l'enfermement par l'élargissement des points de vue.

Dans mes romans du Moyen Âge, je jette un regard sur la modernité alors qu'elle n'est qu'un germe, cela permet de réinjecter de la sève provenant de nos racines profondes. Il n'est pas possible de s'adapter au présent avec des racines coupées.

Dans *Le Chant de la terre innue*, nous ne sommes pas là, nous les Occidentaux modernes. C'est la vie sans nous, et ce n'est pas nécessairement l'horreur. Notre culture de la rupture, comme si nous étions des êtres autonomes, sans besoin d'air, d'eau, de nourriture, la nature à nos pieds, n'est pas la seule possible, elle n'est peut-être même pas une culture viable. Plongés dans le monde-nature des Innus, nous pouvons sentir notre plus vieille racine vibrer. Je suis convaincu que nous ne pourrions pas trouver un avenir possible sans une réconciliation avec notre « âme animée », notre âme participante à la nature toute entière.

À lire le titre de vos romans recueillis dans la collection « Typo », *Professeurs d'espérance*, et la première phrase du *Chant de la terre innue* (« Écoutez, car je suis vieux »), on se dit que la littérature pourrait bien être encore, comme jadis, une forme d'enseignement. À quel point vos romans sont-ils faits pour enseigner ?

Ce qui est enseignable ne fait pas partie de la littérature. La littérature commence où l'enseignement termine sa tâche. La littérature inverse le processus réducteur de la connaissance. Par exemple, lorsqu'on lit Freud, on pense connaître quelque chose de l'être humain. Lorsqu'on lit Shakespeare ou Victor Hugo, tout Freud s'effondre, ridicule devant le monument de l'âme humaine. Le premier enseigne, les deuxièmes amènent dans l'expérience. La spiritualité, c'est-à-dire l'intuition que le réel est toujours plus grand, complexe et mystérieux que ce que l'on en pense, est l'objet premier de la littérature. Pensons aux grands livres fondateurs : une littérature qui nous amène dans l'expérience du gouffre.

Dans toutes mes œuvres, j'ai tenté de participer à l'expérience universelle de l'âme jetée dans l'infini.

Vous le décririez ainsi, *Le Chant de la terre innue*, un livre fondateur ? Serait-ce une épopée ?

Une épopée est un long poème (ou un récit en prose poétique) où le merveilleux se mêle au vrai, la légende à l'histoire, et dont le but est de célébrer un héros ou un grand fait. Dans toute épopée, les hommes occupent la première place. Ils dominent leur nature, la nature, et tous les autres hommes. Bref, plutôt macho.

Les chants de la terre, chants de joie, de douleur ou d'espoir, chants d'amour aussi, d'ici et d'ailleurs, touchent au plus profond de l'archéologie culturelle, là où la nature l'emporte fatalement sur l'être humain. Il en existe des anciens et des modernes, on pense à Mahler avec *Le Chant de la terre*, ou à Giono, *Le Chant du monde*, ou encore à *Savitri*, d'Aurobindo. Ici, c'est la terre qui souffle à travers les plantes, les bêtes et les hommes. Chacun produit un son différent, mais au total, c'est elle qui s'ébranle et nous emporte dans une aventure qui nous dépasse.

La terre chante aussi dans les vastes territoires qui s'étendent de la côte nord du Fleuve-aux-Grandes-Eaux jusqu'au littoral glacé où vivent les peuples Inuits : une terre pure, un roc sans âge, un ciel limpide. Les Innus vivent là depuis toujours. Personne n'a rendu justice à ces peuples qui sont l'une de nos racines – et pas la moindre – celle qui nous ouvrira un avenir possible. Comme l'a dit Richard Boisvert dans le journal *Le Soleil* du 9 février 2014 : « Comme un récit pressenti depuis la nuit des temps, comme une légende que notre époque réclame, *Le Chant de la terre innue* porte en lui l'espoir d'une joie retrouvée. »

Vous posez ici le problème d'une distinction propre à l'Occident moderne, celle de la nature et de la culture. La sagesse innue ne propose-t-elle pas une éthique « environnementale » qui est l'envers exact de l'invitation biblique : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la. Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et toute bête qui remue sur la terre. »



Jean Bédard sur sa ferme, 2012. © Droits réservés.

La consigne de la Genèse confirme les bases des sociétés fondées sur la domination (les sociétés qui ont conquis la surface totale de la planète durant les trois derniers millénaires). Dans la Genèse, dominer n'est pas assujettir, mais surplomber, comme lorsqu'on dit qu'une montagne domine le paysage. Néanmoins, c'est une caractéristique des cultures du fer et du grain, où les dieux sont masculins et où « la loi du plus fort » constitue l'essence de la nature. J'ai étudié cela à fond dans mon livre *Le Pouvoir ou la vie* (Fidès, 2008). Plusieurs cultures d'avant le métal (arme) et le grain (capital) n'étaient pas fondées sur la domination mais sur la participation. *Le Chant de la terre innue* y fait entrer le lecteur. Car rien n'est plus fascinant et « métamorphique » que d'entrer à l'intérieur d'une telle culture où la nature n'est pas un concept, mais une expérience. Dans les cultures de la participation, chaque réalité participe du tout, c'est-à-dire que chaque réalité, un arbre par exemple, est une présence totale. Et c'est le fait d'être soi-même une présence totale qui permet de participer à la totalité sans en briser l'harmonie. La loi de la collaboration est donc l'essence de la nature.

Il y a eu par le passé, chez les peuples amérindiens de la côte est, quelques contacts avec le bouddhisme. Voyez-vous une similitude entre ces traditions ?

Les cultures de la domination semblent avoir inventé l'écriture pour le service de la conquête. Il s'y retrouve presque toujours un mythe du meurtre du chasseur-cueilleur par l'agriculteur (Cain tue Abel). Dans de telles cultures, la rupture avec la nature, c'est la civilisation elle-même. En Chine, il semble y avoir une plus grande continuité. Le Taoïsme a traversé le temps en proposant une spiritualité d'accord avec la nature. Le bouddhisme et le taoïsme se sont associés pour donner une des grandes spiritualités dans le monde (le Zen chinois). Il faut attendre la Révolution culturelle de Mao pour assister à la tentative de mettre à mort cette « spiritualité naturelle ». Quoi qu'il en soit, aujourd'hui nous nous retrouvons dans la mondialisation complète et sans pitié des cultures de la rupture et de la domination. Ce type de culture est essentiellement misogyne et destructeur de la nature (écocide). On peut lire mon roman *Marguerite Porète, l'inspiration de Maître Eckhart* à ce sujet, car cette femme extraordinaire propose une spiritualité de la réconciliation. Les cultures de la collaboration et de la participation ont été éradiquées ou assimilées. Elles ne reviendront pas de leurs cendres, mais la sève de leurs racines peut nous guérir. *Le Chant de la terre innue* donne une petite dose de cette sève.

Dans *Le chant de la terre innue*, c'est la terre qui chante ? Si, comme vous le supposez, une telle énergie nous anime à l'instant, avec les arbres, les animaux, les pierres, pourquoi en aurait-on si peu conscience ?

Lorsque nous parlons de culture de la rupture avec la nature, ce n'est pas une figure de style. Dès son plus jeune âge, l'enfant est retiré de son lien avec les plantes, les animaux, la forêt, en réalité avec tout ce qui est réel et vivant pour être enfermé dans une pièce séparatrice (la classe) où l'enseignant dessinera sur un tableau noir des représentations de choses, des mots, des quantités, des abstractions. Déjà au XVII^e siècle, le grand éducateur Comenius (dont je raconte la vie extraordinaire dans *Professeurs d'espérance*) dénonce cette inversion de ce que devrait être l'éducation (reconduire l'enfant à lui-même, à la nature et aux grandes œuvres). Ensuite, toutes nos techniques de bâtiment, nos villes, notre vie industrielle, nos véhicules nous coupent de notre nature

et de la nature. Même notre définition de la conscience est basée sur le décalage temporel que l'on appelle la réflexion. Mais la conscience est d'abord l'intelligence en phase. Par exemple, en sport, le décalage que nous appelons réflexion est généralement fatal. Entrer en phase avec la nature nous apparaît, à nous, un état « altéré » de la conscience, presque ésotérique, alors qu'il s'agit de l'état naturel et premier de la conscience, état absolument nécessaire pour réussir une bonne chasse. Dois-je me répéter, je ne veux pas revenir au temps des mammoths, mais la joie reste l'état de la beauté lorsqu'elle est resserrée dans l'immédiateté de la conscience. Dans *un chant de la terre*, l'auteur nous entraîne dans cette aventure. Dans *L'Écologie de la conscience* (Liber, 2013), je tente de mieux comprendre toutes les dimensions de la conscience en situant la réflexion à sa belle et fascinante place.

Iriez-vous jusqu'à dire, comme on l'entend de nos jours dans la bouche même des scientifiques, que la conscience serait une propriété de la matière ? Les Innus, et tant d'autres peuples avant les modernes, se figuraient dans un univers éveillé, non ?

Je crois que la distinction entre matière et esprit est dépassée. Plus nous nous approchons d'une véritable expérience de la matière, plus elle se comporte comme de l'esprit. Qu'importe, il y a une réalité qui ne peut être que une, intelligente, consciente, adaptative (c'est-à-dire réflexive, et donc lucide), c'est-à-dire capable de ce que la nature est. Sinon, on est dans un conte de fées où un cheval surgit d'un tas de sable qui s'est auto-organisé par hasard (à ce moment-là le hasard n'a plus rien à voir avec les mathématiques, il est le dieu d'une nouvelle mythologie). Globalement, cette unité intelligente et consciente est une présence, c'est-à-dire un tout participable. Bon ici, il me faudrait aller beaucoup plus loin pour devenir compréhensible. J'ai développé mon idée dans *L'Écologie de la conscience*. Il faut s'y référer. Mais c'est une idée originale qu'on ne peut réduire à une idée déjà défendue avec de vieilles catégories (classiques) qui ont été déboutées par la science ou par la philosophie. Louis Lavelle est une source importante pour moi du point de vue philosophique et Prigogine, du point de vue scientifique. Dans *Le Chant de la terre innue*, la poésie veut faire ressentir la présence. Car sans le sentiment de présence, plus une conscience s'éveillerait, plus elle voudrait se suicider. Il n'y aurait pas d'avenir pour la conscience. Le seul fondement possible de l'espérance, c'est que nous ne sommes pas seuls abandonnés dans une réalité absurde. Certains vont relier cela à l'ancienne notion de Dieu. Ce sera un meurtre (une notion qui tue une expérience). Car la présence n'est pas une notion, c'est l'essence de la conscience.

Si la distinction entre esprit et matière est dépassée, qu'advient-il alors du vieux débat, toujours actif, entre science et religion ?

Par sa méthode, la science est contrainte au « Rasoir d'Occam » ; elle doit toujours rechercher une proposition démontrable minimale. Par exemple, si on peut expliquer la pluie en ne faisant appel qu'au processus d'évaporation et de condensation à travers des couches de température déterminées par la gravité, bravo ! c'est suffisant. La science va donc forcément de l'explication minimale à l'explication complexe. Cela produit un effet de perspective qui donne l'impression, assez miraculeuse, que le complexe sort du simple, que l'intelligible sort du hasard, à la limite, que l'être surgit du néant. C'est un effet méthodologique, mais jamais la science ne peut conclure sur une métaphysique, justement à cause du rasoir d'Occam.

La métaphysique utilise une méthode totalement inverse. Elle part de l'explication maximale, pour la simple raison que si elle n'est pas prouvable, elle est certainement plus logique et plus probable. Il est plus logique d'imaginer que l'être donne le devenir, que l'intelligence maximum s'incarne dans une intelligence apprenante, que le tout se participe en éléments plus simples... Mais logique ne veut pas dire nécessairement réel.

Cependant, plus la physique suit sa propre méthode et avance de son côté, plus la métaphysique suit sa propre méthode et avance, elle aussi de son côté, plus apparaissent leurs sources communes : la logique et les mathématiques. Je parle de métaphysique, donc je me situe dans la philosophie grecque. La métaphysique consiste à comprendre le tout réel par une approche logique. Cela est possible, car elle suppose que le réel est une « intelligence », un « nous ». La science aussi suppose que si une théorie est logique et mathématique, elle a plus de chances d'être réelle. Sa théorie est logique, ses expériences sont pratiques. La science vit donc de la même supposition, sinon il n'y aurait pas de théorie possible. Cependant, à cause de sa méthode, la science ne peut inclure sa propre base, ce serait contrevenir au rasoir d'Occam.

Progressivement, il n'est donc pas surprenant que les deux se rejoignent, même si elles partent des deux bouts opposés de l'intelligence.

La religion, c'est autre chose, elle vit de deux courants : un ensemble de croyances qui visent à sécuriser l'être humain devant l'inconnu, la mort et l'immensité du cosmos (vision de Henri Bergson sur la religion) ; l'intégration de très grandes sagesse venant de personnes particulièrement inspirées et inspirantes (Lao Tseu, Moïse, Bouddha, Jésus, Mahomet, etc.). Dans une religion, ces deux courants sont fortement en conflit. La religion est donc une dimension de la culture, dynamique dans la mesure où le courant des croyances ne tue pas le courant des sagesse. L'intégrisme est ce meurtre.



La notion de totalité est à la base de la physique, de la biologie, de l'écologie, de l'art, de presque tout. Ce n'est pas la totalité qui fait peur, ce sont les idéologies qui font peur. Et les idéologies laïques

sont aussi inquiétantes que les idéologies religieuses. On s'en sort par la science, la philosophie et la poésie. Le Chant de la terre innue est un roman, pas un essai. Il est la réaction d'une âme humaine plongée dans le monde actuel, comme un chant, comme une symphonie. C'est l'âme qui tente de se rejoindre elle-même dans son sentiment.

Dans *Le Chant de la terre innue*, vous écrivez : « En dessous, le géant de la totalité restait couché, tranquille. » *Totalité* : ce mot fait-il peur ? La pensée occidentale est prudente, réfractaire à une vision unifiée, comme si un traumatisme historique la gardait dans la crainte de céder à l'idéalisme. Appelez-vous à une conversion, ou une guérison, des esprits modernes ?

La notion de totalité est à la base de la physique, de la biologie, de l'écologie, de l'art, de presque tout. Ce n'est pas la totalité qui fait peur, ce sont les idéologies qui font peur. Et les idéologies laïques sont aussi inquiétantes que les idéologies religieuses. On s'en sort par la science, la philosophie et la poésie. *Le Chant de la terre innue* est un roman, pas un essai. Il est la réaction d'une âme humaine plongée dans le monde actuel, comme un chant, comme une symphonie. C'est l'âme qui tente de se rejoindre elle-même dans son sentiment. Aussi, je ne veux pas conclure sur un ton philosophique, mais poétique. Je souhaite terminer avec un extrait du *Chant de la terre innue* qui vient me libérer définitivement de toute prétention à guérir qui que ce soit, car comme on dit : « Celui qui est vraiment malade ne peut se reconnaître comme tel, seul celui qui est en santé cherche un état de bien-être meilleur. »

« Tout ce que la sterne avait encerclé dans ses voyages, elle le contenait. Ce qu'elle avait enveloppé, elle le portait. Elle était chargée du monde entier.

Alors, elle interpella Shashauan.

« Tu vois, dit la sterne, maintenant, je suis un peu plus grande que toute la terre, je l'enveloppe d'un bout à l'autre, je la connais et je la contiens, elle est mon esprit qui s'amuse de mon tirant d'aile, elle est comme un bébé que je porte dans mon ventre étiré, et pourtant, je flotte sur son dos. Personne ne peut plus savoir qui porte qui, personne, pas même moi. Ce monde, cette terre, est-ce que tu la voudrais ?

— Mais elle est à toi, lui répondit Shashauan.

— J'en ai fait plusieurs fois le tour. Je voudrais partir plus loin, mais son poids m'empêche de la quitter. J'entends la lune qui m'appelle, j'ai un goût de nouveau qui me brûle la poitrine. Je cherche quelqu'un à qui donner tout ce que j'ai vu et aimé. Veux-tu l'air sec des montagnes et l'air salin des mers ? Veux-tu le vent et les orages ? Veux-tu le désert et la glace, les peuples de l'herbe et les peuples dévoreurs ? Veux-tu la pesanteur des montagnes et la liberté des vallées, veux-tu ton peuple ?

— C'est trop.

— Tu as deux maris, est-ce trop ?

— J'aime l'un plus que l'autre.

— Tu les aimes différemment. Mais est-ce trop ? Rien n'est jamais assez. Je te le dis : le ciel et la terre, ce n'est pas encore assez. Tous les contenus veulent sortir de leur contenant, même le ciel parfois pense à s'évader. Tout déborde et éclate. Les bras qui recouvrent un amant, le corps qui se resserre sur lui, c'est un acte désespéré. » * ❀

* Écrivain, philosophe et intervenant social. Derniers ouvrages : *Le chant de la terre innue* (2014), *L'écologie de la conscience* (2013), *Professeurs d'espérance* (2012)